

les efforts inutiles des flots ,
qui un moment auparavant
menaçoient de l'ensevelir.

Le seul désir qui m'embaras-
soit étoit de rencontrer l'ame
de l'adorable Reine d'Egypte ;
j'errois de tous les côtés pour
y parvenir : j'en vis une qui
voltigeoit , je la joignis ;
mais hélas ce n'étoit pas Ze-
leusis : c'étoit celle qui autre-
fois occupoit le corps d'Or-
phée. Je m'attachai à la con-
siderer ; elle s'arrêta & me
parla en ces termes : Tu vois
en moi la substance divine

qui présidoit à l'Etre du Chan-
tre de la Thrace , né d'Apol-
lon & de Clio. La Divinité
puissante que nous adorons
donna aux organes du corps
dans lequel j'habitois cette dis-
position nécessaire à la per-
fection des talens. En peu de
tems je devins le plus habile
Musicien (a) de la Thrace ;

(a) On trouve écrit dans l'Histoire qui a pour titre *les Amusemens des Dieux* , les merveilles que la douceur des sons d'Orphée opéra dans tous les lieux où son destin le conduisit. Voici quelques particu-

ma voix enchantoit les cœurs,
& le son de ma lyre rem-

larités sur ce sujet qui ne sont pas connuës. Orphée entrant un jour dans une grande Ville où l'on solemnisoit la fête de son pere Apollon , il se sentit épris d'un si grand zéle , qu'après avoir fait trois cullebuttes au milieu de la place , où toute la Ville étoit assemblée , il prit sa lyre & en tira des sons si pressans que trois mille huit cens femmes grosses que la solemnité du jour y avoient attirées y accouchèrent à la fois en chantant l'hymne du divin Orphée. Ce prodige fut suivi d'un autre , à peine les nouveaux nés furent-ils délivrés , qu'ils se prirent par la main , & dansèrent un Ron-

C ij

plissoit les esprits de cette aimable volupté qui ne lais-

deau autour du Chantre de la Thrace. Le peuple persuadé par cette merveille qu'Orphée étoit un Dieu, l'enlevèrent & le placèrent pour l'adorer au-dessus d'une Tour. L'Auteur remarque habilement que c'est cet événement qui a donné lieu dans les suites de placer des chœurs dans les Tragédies, & autrefois ils étoient chantés par des enfans.

A la sortie d'un sombre bois dans lequel Orphée s'étoit enfoncé un jour pour faire un sacrifice à Priape, il trouva dans la plaine deux armées qui en étoient aux mains. Il crut devoir unir sa lyre aux instrumens de guerre qui excitoient les troupes

sant plus de place à aucune autre sensation suspend les chagrins les plus violens. Je

au combat. A peine en eut - il touché que tous les arbres de l'épaisse forêt qu'il venoit de quitter accoururent & se mirent à danser , les armées effrayées de ce prodige voulurent s'enfuir , mais la mer voisine qui avoit été aussi attirée par ces sons merveilleux arrivant à grands flots les submergea , & sans la main d'Apollon , Orphée en auroit été englouti : dans son effroi il demanda au Dieu son Pere que la Nature fût à l'avenir insensible à ses chants , & c'est depuis ce tems que ces prodiges tant vantés n'eurent plus lieu.

ne bornois cependant pas là
les dons que le Ciel m'avoit
prodigué , l'étude de la Phi-
losophie faisoit ma plus chére
occupation , & je ne regar-
dois la Musique que comme
un amusement propre à raf-
femblér les esprits dissipés par
un travail plus abstrait. Cet
Art que j'avois poussé à sa
perfection , s'il est possible à
un mortel d'y atteindre , dé-
lafsoit mon imagination & re-
nouvelloit pour ainsi dire à
mes organes leur aptitude
aux impressions de l'ame : mon

premier soin fut de connoître le principe de ma création. L'existence me paroissoit si précieuse , que je ne pouvois comparer à rien l'obligation que j'avois à l'Etre supérieur qui en étoit la première cause; je voulus approfondir toutes les obligations que j'avois au Créateur , la vérité se présentant à mon esprit par degré , j'aperçus le rayon de lumiere (a) qui y conduit. Je

(a) Tous les Philosophes ont prétendu que le rayon de lumiere dont

ne vis plus ces Etres malfaisans & imparfaits qui induisent les hommes au mal & qui les entraînent. Je ne vis plus

il est ici parlé , est une de ces pensées innées qui ne deviennent efficaces qu'autant que des méditations profondes les développent , mais c'est un pur galimathias ; voici le mot de l'énigme. Il y avoit un Temple en Egypte consacré à la Vérité. Il étoit élevé dans un labyrinthe , peu de Mortels en connoissoient les détours ; au lever du Soleil on prétendoit que le troisième de ses rayons en indiquoit la route , & c'est de ce rayon qu'Orphée prétend ici parler.

cet assemblage défectueux de crimes , de vertus , de bonté, de caprice , enfin le caractère odieux qu'on imprime à ces Divinités payennes & fantastiques qu'on s'étoit efforcé de me persuader supérieures en tout à mon espece ; je ne vis plus dis-je dans Taikma (a)

(a) Les Egyptiens croyoient que Taikma étoit le Dieu Chef de toutes les Divinités & le Créateur de l'Univers. Ils prétendoient qu'il ne l'avoit créé que pour le rendre heureux , & qu'à la fin du monde tout ce qui existe auroit une sensation propre à goûter le bonheur.

qu'un Etre bon , parfait , insusceptible d'aucun défaut , un Etre qui ne m'avoit produit à la lumiere que pour faire ma félicité ; enfin je conçus tout le bonheur (a) de le servir.

(a) Rien de plus malheureux qu'un Mortel qui se croit délivré des préjugés : il veut en vain le persuader , il se décèle en proposant sans cesse les doutes & les remords qui l'accompagnent en tous lieux. Il n'y a pas longtems qu'un de ces prétendus esprits-forts , se trouvant à l'extrémité , déclara hautement que dans le fond du cœur , il avoit

Je ne fus pas longtems sans comprendre que la vertu est le seul bien après lequel on doit soupirer. J'étois rempli de cette idée lorsque le fils de Vénus se présenta à moi avec tous ses charmes , ce Dieu parla à mon cœur , il l'inspira , & sa victoire fut complete. La charmante Zirphée fut la premiere qui conduisit mes pas encore chan-

toujours crû à la Justice Divine , & que c'étoit par air & pour se faire considérer qu'il avoit toujours voulu la nier.

celans sur le chemin des plaisirs : elle n'avoit point cette beauté dont l'élégante régularité inspire plutôt le respect que l'amour : elle n'en plaisoit que d'avantage ; les grâces l'avoient formée pour être aimable , tout peignoit en elle le sentiment , & ce même sentiment répandu sur son visage donnoit un heureux préjugé de la tendresse de son cœur.

Je l'aimai : que ce mot exprime foiblement l'ardeur de l'amour que j'avois pour elle ; peu accoutumé au désir de

plaire , je craignois de ne pas réussir ; la timidité me donnoit cet air de contrainte qu'on prend si souvent pour la modestie , & qui ajoute de nouveaux charmes à la jeunesse , Zirphée vouloit être aimée , mais elle craignoit l'amour (a) : ce Dieu pour se

(a) Le portrait que fait ici Orphée de sa première Maîtresse est bien peu ressemblant. Zirphée étoit la fille du Berger Coridan si célèbre par ses malheurs : elle étoit vaine , artificieuse & l'une des plus coquettes de la contrée : c'étoit par vanité qu'elle feignit des complaisances

vanger de son insensibilité lu fit partager avec moi la flamme qui me consumoit : trop sensible pour ne le pas paroître ; elle me donnoit en tout tems la préférence sur mes rivaux. Elle prêtoit une oreille attentive à mes chansons , elle les écoutoit avec plaisir & cherchoit à les apprendre : quelquefois elle me faisoit l'avoue de sa tendresse , bientôt

pour Orphée : elle ménageoit dans ce tems-là trois amans ausquels elle faisoit accroire que chacun d'eux étoit le préféré.

elle rougissait , & son trouble m'assuroit de la vérité de ses paroles : l'amour qui nous enflammoit s'augmentant par degré , nous ne fûmes pas longtems maîtres de nous cacher nos sentimens : elle ne me laissoit plus ignorer ceux qu'elle avoit pour moi sans être épouvantée de son aveu , elle me le répétoit & se trouvoit soulagée par cette confidence ; depuis que je vous connois (a) , me disoit-elle un

(a) Toute femme qui écoute & qui répond , veut qu'on lui parle en-

jour , j'aime la solitude , les louanges que donnent les autres hommes à ma beauté ne me touchent plus . . . Ah mon cher Orphée si vous me trouvez belle , que m'importe leurs suffrages ! Le vôtre ne

core & qu'on espère davantage. On a répété tant de fois à ce sexe imprudent que tout amant est un séducteur, un trompeur qui cherche à le surprendre ; d'où vient donc que tant de femmes sont séduites & qu'elles s'en plaignent ? Est-ce qu'il y a du plaisir à être trahies , ou seroit-ce un prétexte pour s'en consoler avec un séducteur plus aimable !

me

me suffit-il pas , puisque je
vois tout dans vous seul : mon
amour ne peut être plus
grand , il fait mon bonheur ,
puissiez-vous le partager avec
moi ; je désire trop ardem-
ment pour ne pas craindre...
Arrêtez Belle Zirphée , m'é-
criai-je , cessez d'accabler par
vos soupçons l'Amant le plus
tendre; si vous m'aimiez com-
me vous le dites ne me croi-
riez-vous pas digne de vous ,
& le serois-je si je cessois ja-
mais de vous aimer ? Ah dé-
tournez de votre esprit cette

D

pensée qui me fait injure : rendez plus de justice à ma fidélité , & connoissez mieux la puissance de vos charmes ; non , vous ne m'aimez pas , continuai je ; peut-être un autre occupe-t - il dans votre cœur une place qui n'est due qu'à ma tendresse : en effet , ne m'en avez vous pas cent fois refusé le prix. Cruelle Zirphée vous êtes insensible à ma douleur , mes larmes ne vous touchent pas. J'en répandois pendant ce dialogue : attendrie par ces propos , ma

Maîtresse avoit les yeux baissés , sa respiration précipitée m'étoit une preuve de l'agitation de son ame ; son cœur palpitant me donnoit un heureux préjugé de l'effet de mon discours : je voulus en recueillir le fruit ; je pris sa main tremblante ; je la portai à ma bouche , je la couvris des baisers les plus amoureux ; bientôt revenu de mon extase je levai les yeux pour chercher les siens , & y lire mon bonheur : mais quel fut mon embarras quand je la trouvai éva-

Dij

nouie.(a) Les pâleurs messagères de la mort n'étoient pas peintes sur son visage , il sembloit seulement qu'elle dor-

(a) Une Princesse du Pérou née extraordinairement curieuse s'avisa un jour après son dîner de se jettter sur son sopha & de feindre d'y dormir , un jeune Ecuyer qui par les devoirs de sa Charge ne la quittoit jamais s'éloigna d'abord par respect: la jeune Princesse fâchée de cette retenuë changea d'attitude , mit son beau bras pardessus sa tête , sous lequel elle entrevoyoit sans être vuë le jeune homme ; une partie de ses charmes l'attira auprès d'elle , il étoit dangereux de les considérer : il alloit hazarder un baiser , il s'é-

moit. Peu accoutumé à ces
fortes d'évéñemens , son état
m'effraya : aller chercher du
secours , c'étoit trop risquer.
Quel parti prendre ? Je crus
que le feu qui me consu-
moit pourroit rappeller ses
esprits : je colai sur sa bou-
che un baiser de flâme ; ce
premier expédient ne m'ayant
pas réussi , j'en essayai plu-
sieurs autres ; le Dieu cause de
cet accident m'inspira , je

toit mis à genoux pour le dérober ,
la Princesse en fut si émuë qu'elle
s'évanouit . . .

suivis son conseil , & bien-tôt ma Maîtresse revenant à elle-même : Ah cruel , s'écria-t-elle , que t'avois-je fait pour profiter de ma foiblesse.

Crains la colere de Diane , protectrice de l'innocence : sans doute elle se vangera sur toi du crime que tu viens de commettre , & moi malheureuse , que vais-je devenir : comment oserai - je paroître devant les hommes après m'être rendu l'objet de leur mépris !

Appaizez votre colére, belle

Zirphée , répondis-je , pardonnez une faute que vous ne regarderiez pas comme telle , si vous aviez pour moi les mêmes sentimens que j'ai pour vous : ne craignez pas Diane , ne brûlat-elle (*a*) pas des mêmes feux pour Endimion , & put-elle résister aux traits de l'amour : qu'avons-nous à appréhender , puisque ce Dieu m'inspire , il nous

(*a*) Rien de plus adroit que cette manière de consoler une jeune personne qui se reproche d'abord

protégera sans doute : les yeux de ma maîtresse étoient cependant baignés de larmes , elle ne me répondoit rien , & je voyois avec chagrin les marques de la douleur répan- duës sur son beau visage. Je commençois moi-même à me

une foiblesse ; l'exemple prouve si bien que lorsque la galante Rasimé monta sur le Trône de Bagdad , toutes les femmes de la Ville qui jusques-là ignoroient jusqu'au nom de l'amour , devinrent si sçavantes dans ses mystères qu'avant la fin de l'année elles en donnoient des leçons publiques.

repentir

repentir d'avoir suivi les conseils de ma passion , lorsque Zirphée me regardant tendrement sembla me demander de me rendre une seconde fois coupable ; j'obéïs : mais loin de m'attirer sa colère : Mon cher Orphée , me dit-elle , que je serois heureuse , si je pouvois compter sur votre constance , cette vertu me seroit d'autant plus agréable en vous qu'elle est rare dans les autres hommes. Pour moi je sens (a) que je vous

(a) La premiere condition que

serai toujours fidèle , rien ne pourra jamais me faire changer : j'en atteste les Dieux témoins de notre bonheur réciproque , ils sont trop justes

met une femme en pareil cas , c'est qu'on lui sera fidèle , & se propose pour exemple; pourquoi? C'est qu'elle croit dans ce moment son état le plus heureux ; mais à peine a-t-elle réfléchi sur les circonstances de son bonheur qu'elle conçoit qu'il pourroit l'être davantage : l'impossibilité de la chose avec un seul amant qui peut venir à manquer , fait qu'elle assigne d'abord la survivance de son cœur , & cela se fait sans y penser.

pour ne me pas punir si je de-
venois parjure ; ah puissent
sur moi les Divinités épuiser
les supplices du Tartare ,
m'écriai-je aussitôt si je cesse
un instant de vous adorer ,
oui je vous adore, c'est l'hom-
mage qu'on doit aux Dieux ,
& vous êtes la seule Mortelle
qui ressemble parfaitement à
Vénus.

Le crépuscule du soir qui
préparoit à l'obscurité , mit
fin à notre conversation , &
nous obligea de nous séparer,
non sans répandre des larmes

Eij

& nous promettre de renouveler nos plaisirs. Le matin les vit renaître comme le soir les avoit vû finir. L'aimable volupté se présentant à moi avec tous ses charmes , je concevois alors toute la reconnoissance que je devois à l'amour. Cet agréable commerce dura trois mois : pendant cet espace de tems nos désirs loin de s'affoiblir prenoient de nouvelles forces: (a)

(a) Oui du côté de Zirphée , mais à l'égard de l'Amant , pure

j'aimois Zirphée , elle partageoit l'amour que j'avois pour elle ; pouvoit-il manquer quelque chose à mon bonheur. L'inconstance seule pouvoit y mettre obstacle ; mais hélas , Zirphée que j'adorois , qui m'avoit cent fois juré l'amour le plus tendre, devint parjure.

présomption de sa part. La preuve en va suivre. La Bergere qui en jugea bien plus fainement prit ses mesures pour que ses plaisirs ne souffrissent pas du déchet. C'est Orphée lui - même qui va nous l'apprendre

Je la trouvai un jour triste & rêveuse : Qu'avez - vous belle Zirphée, lui dis-je , vous craignez de me regarder ; je ne vois plus en vous cette tendre amante prête à me faire éprouver de nouveaux plaisirs ; ne suis-je donc plus digne de votre tendresse ; ai-je fait quelque chose qui puisse vous déplaire ? parlez , je scaurai punir le coupable ; je préférerois la mort à votre indifférence : elle me regardoit d'un air interdit , & son silence ne me prouvoit que trop son change-

ment : vous ne me répondez pas , continuai-je , vous m'af- furez donc que je suis le plus malheureux de tous les hom- mes ; c'en est assez , vous vou- lez (a) ma mort , vous serez contente : croyez-vous que je

(a) Denys le Tyran en dit un jour autant à la femme d'un Séna- teur qui avoit eu quelque complai- fance pour lui , & qui s'en repen- tant ne vouloit plus le revoir. Elle lui répondit , *Mourez si vous en avez le courage , nous y gagnerons tous deux.* Le Tyran étonné repar- tit , il n'y a qu'une femme capable de répondre avec cette inhumanité.

E iiij

puisse survivre à votre infidélité. Ne m'accusez pas , replique-t'elle : si je suis inconstante , m'en croyez-vous la cause ? l'Amour (a) conduit mon inclination à un autre objet ; j'aime Iphis : ce jeune Berger a scû l'emporter sur vous : cet ascendant qu'il a sur moi part

(a) Les Egyptiens prétendoient que l'Amour étoit de toutes les Divinités la principale , & leur opinion étoit qu'il falloit céder au penchant qui entraînoit, à moins qu'on ne voulût encourir l'indignation de cette Divinité.

de la Divinité qui a scû nous unir ; vous devez respecter ses decrets : c'est elle qui parle , obéissez : il faut nous séparer , & laisser le champ libre au nouveau vainqueur.

Croyez-vous que je puisse vous obéir , cruelle Zirphée , m'écriai-je ; non , je vous suivrai par-tout , & je troublerai du moins les plaisirs de mon rival , si je ne puis être assez heureux pour vous toucher.

Votre conduite ne serviroit qu'à m'irriter , reprit la parjure avec vivacité , & loin de

conserver pour vous aucun sentiment de tendresse ; je vous regarderois comme un tyran qui me deviendroit odieux ; oubliez-moi , si vous pouvez , & sur-tout ne me voyez jamais.

Elle n'eut pas plutôt prononcé ces derniers mots qu'elle s'éloigna de moi. Je restai alors dans une situation peu facile à être définie ; j'étois , pour ainsi dire , accablé sous le poids du chagrin qui me dévoroit. Zirphée infidèle , me disois-je en moi-même ,

Zirphée qui craignoit mon
inconstance , qui me juroit , il
y a peu de jours , un amour
éternel , elle est heureuse & je
languis : pourrai-je survivre à
mon infortune ! Non , sans
doute, mais si je succombe , je
veux entraîner dans ma perte
un rival odieux ; je perceraï
le sein de l'Amant & de l'A-
mante & je mourrai content :
mais je m'égare , repronois-je
aussitôt , oublions cette incon-
stante Maîtresse , les justes
Dieux puniront son parjure
par le repentir , & je ferai
vengé.

Mon esprit agité flottoit ainsi entre le desir de la vengeance & le mépris ; le tems mit fin à l'embarras de mon ame , je commençai alors à jouir de cette aimable sécurité , heureux fruit de l'indifférence , les doux plaisirs de l'étude avoient succédé à toute autre passion : je me félicitois de mon retour ; plus j'envisageois les peines de l'Amour , plus je chérirois mon état présent ; je vouois aux Muses un culte détaché d'aucun autre sentiment ; je bravois l'Amour , il

me paroissoit n'avoir plus aucune puissance sur mon ame ; que je connoissois peu ce Dieu ! il fçut bientôt me prouver son empire sur les cœurs.

Euridice étoit charmante , on ne pouvoit la voir sans l'adorer ; mais le respect qu'on avoit pour elle épouvantoit l'Amour. Elle étoit l'image de la sagesse ; cette aimable naïveté , symbole de l'innocence, étoit peinte sur son visage. Elle plaisoit parce qu'elle ne se (a)

(a) Eloge outré. Il n'y a point

soucioit point de plaire : elle n'étoit point semblable à ses compagnes : celles ci demandoient les suffrages , & sembloient les exiger : Euridice , au contraire , étoit redevable

de femmes jolies qui ne s'occupent du soin de plaire & de celui d'être aimées. Laodice Prêtresse du Temple de Delphes , la plus sage de toutes les femmes comme la plus belle, étoit deux heures tous les matins à sa toilette pour être vuë deux minutes , d'un jeune Ministre du Temple qui en étoit épris , & auquel elle n'accorda jamais que cette faveur.

de sa beauté à la seule nature ;
son esprit trop supérieur (a)
pour n'être pas simple , étoit
toujours au niveau de ceux à
qui elle parloit : on sortoit
d'auprès d'elle pénétré d'a-
mour - propre ; elle pensoit
pour les esprits médiocres , &

(a) M. de Voltaire tout admira-
ble qu'il est , n'a peut- être jamais
écrit une plus jolie phrase ; ce n'est
point là du persifflage comme nos
écrits modernes en sont remplis ;
tout est aujourd'hui vernis , plus ou
moins beau , le reste est misère &
pauvreté.

leur approprioit ses pensées :
elle raisonnoit avec ceux dont
l'imagination plus élevée ap-
prochoit davantage de sa per-
fection : les Dieux enfin en la
formant avoient voulu donner
une preuve de leur puissance.

J'allois souvent les foirs pour
me délasser des fatigues de
l'étude de la journée , me
promener dans une prairie :
là je cherchois à rassembler
mes esprits dissipéz par le
travail, en répétant sur ma Ly-
re les airs les plus agréables ;
les jeunes filles de cette con-
trée

trée venoient écouter mes chansons, & Euridice s'y trouvoit quelquefois avec ses compagnes , elle m'animoit par sa présence , & sembloit prendre plaisir à mes concerts.

Je m'apperçus bientôt de l'effet que produisoit sur mon cœur les charmes d'Euridice, je voulus me servir de ma Philosophie (a) pour conserver

(a) La véritable Philosophie n'est pas de raisonner mais de s'éloigner des occasions qui mettent en danger le cœur ou la probité. Le mot de Philosophe doit signifier un mortel

l'état d'indifférence dont je faisois tant de cas ; vains efforts , est-il possible de résister à l'amour? La raison est un foible obstacle à ses progrès : l'expérience même de sa fatalité ne put rien contre sa puissance. J'aimois Euridice , mais

plus rempli d'orgueil & d'amour-propre qu'un homme ordinaire : j'ai examiné , considéré , étudié , ceux qui se font crûs Philosophes & qui se le disent , je n'ai trouvé que des fots qui ne croient ni ne pratiquent aucune des maximes dont ils font le pompeux étalage.

je l'aimois trop pour oser espérer. Je devins triste , & la maladie de mon ame plongea bientôt mon corps dans un anéantissement presque total. Je cherchois la solitude , je fuyoistout ce qui n'étoit point Euridice, je la cherchois partout : lorsque je la trouvois , sa présence m'inspiroit l'amour & le respect, & ces deux sentiments se combattant mutuellement me plongoient dans les réflexions les plus cruelles. Rien n'est plus affreux sans doute que d'aimer sans espé-

rance de retour. Le propre de l'amour vertueux est d'inspirer la timidité. Plus on estime l'objet aimé , plus on craint & moins on espere : Euridice s'aperçut de mon accablement.

Un jour que je me promenois à l'écart rêvant à la situation de mon ame , elle m'aborda : Orphée , me dit-elle , vous êtes plongé depuis quelques tems dans une tristesse continue : quels sont les chagrins qui agitent votre ame ? Votre lyre ne raisonne

plus que de languissans accens : vous cherchez la solitude ; mes compagnes étonnées de votre changement , me chargent de vous en demander la cause : cruelle Eridice , repartis-je aussitôt , ne pouvez-vous lire dans mes yeux les sentimens de mon cœur ; je jouissois de la plus douce tranquillité. Cet état si désirable repandoit dans mon ame l'aimable sérénité qui paroissoit sur mon visage , ce n'est plus cela : j'aime , & quel objet est ici digne d'amour

que vous-même , pourriez-
vous vous y méprendre. . . .
Je ne pus continuer , les lar-
mes coupèrent ma respira-
tion, & perdant connoissance,
je ne revins à moi que quel-
que tems après par les soins
que prit Euridice elle-même
de me rappeller à la lumiere.
Ah cruelle , lui dis-je , pour-
quoi me rendre une vie , qui
ne peut m'être que désagréa-
ble , si vous refusez de vous
intéresser à mon amour : votre
état me fait pitié , repartit
Euridice ; mais que vous ser-

viroit-il que j'eusse pour vous
les mêmes sentimens que vous
avez pour moi. La vertu s'op-
pose à votre bonheur , n'es-
perez jamais que je manque
aux loix qu'elle m'impose ,
cesez de m'aimer Orphée ,
laissez-vous guider par la sa-
gesse , je veux bien même
vous avouer que je ne m'op-
poserois point à votre amour
si cette Déesse y pouvoit con-
sentir.

Je voulus ramener Euridi-
ce , mais confuse de son aveu
elle s'échappa , & ma foi-

blesse ne me permit pas de la suivre.

Cependant les dernieres paroles de cette adorable personne m'avoient donné quelque espérance , je voulois m'unir à elle par les liens les plus sacrés , & rien dans mon amour ne pouvoit allarmer sa pudeur : je cherchai donc l'occasion de lui déclarer mes sentimens , mais elle évitoit avec un tel soin de se trouver seule avec moi que je fus fort longtems fans pouvoir y réussir : j'y réussis enfin. Je l'aperçus

perçus assise au bord d'une
Fontaine ; je m'approchai ,
elle voulut encore m'échap-
per : je la poursuivis ; je la
joignis , & me jettant à ses
genoux , vous voulez donc
ma mort , lui dis-je , ç'en est
fait , vous allez me voir ex-
pirer à vos pieds si vous ne
consentez pas à mon bonheur:
ma passion n'a rien de con-
traire à l'austére vertu que
vous vous êtes imposée ; je
veux m'unir à vous par les
liens les plus indissolubles ,
allons aux pieds des Autels

de Minerve : c'est-là où je veux vous jurer une foi éternelle. Euridice étonnée de mes transports ne s'opposa pas à mes désirs : elle y mit cependant pour condition que nous irions consulter l'Oracle de la Déesse , & que nous obéirions absolument à ses ordres : elle m'accompagna au Temple , l'Oracle fit une réponse conforme à nos vœux. Nous nous jurâmes mutuellement un amour constant.

La vertu seule fait naître des plaisirs parfaits. Je n'ai

jamais mieux reconnu cette vérité que dans cet instant. Je jouissois d'un bien que les remords ne rendoient point amer : j'aimois , & la pureté de mon amour lui donnoit de nouvelles forces , une félicité si parfaite ne pouvoit pas durer longtems ; les Dieux jaloux de mon bonheur sçurent m'en priver bientôt , le Soleil avoit à peine parcouru les douze signes du Zodiaque depuis notre union , qu'un Roi voisin de la partie de la terre que nous habitons , ayant en-

tendu vanter les charmes d'Euridice (a) , se travestit & voulut en juger par lui-même. Il la trouva si belle qu'il voulut la posséder. Il la fit enlever un jour qu'elle se

(a) On sera peut-être étonné que ceci soit contraire aux sentimens des Poëtes , qui prétendent qu'Euridice fut piquée par un Serpent , qu'elle mourut de cette blessure, qu'Orphée la retira ensuite des Enfers , & la reperdit par son imprudence. Mais je prie le Lecteur de faire attention que je ne suis précisément que le Traducteur ; je laisse à juger qui a tort ou des Poëtes ou du Manuscrit Egyptien qui me sert d'original.

baignoit dans une Fontaine ;
une de ses compagnes qui en
fut témoin vint m'annoncer
cette triste nouvelle : j'en pen-
sai mourir de douleur , & je
fus quelques instans accablé
sous le poids de mon chagrin,
je formai d'abord cent réso-
lutions plus violentes les unes
que les autres & qui ten-
doient toutes à m'arracher la
vie ; enfin je m'arrêtai à celle-
ci , je pris le parti d'aller trou-
ver le Roi , cause de mes
malheurs , ne doutant pas que
touché par mes larmes , il ne

me rendit Euridice ; je par-
vins à son Palais ; je me jet-
tai à ses pieds ; je les embras-
fai & je le suppliai en répan-
dant un torrent de larmes de
ne pas me séparer d'une épou-
se qui m'étoit plus chere que
la vie , & de rendre Euridice
à ma tendresse , la vraie dou-
leur a une éloquence d'autant
plus persuasive , qu'elle est
fille de la vérité : elle fit l'effet
que j'en avois attendu , le
Roi touché de mon amour
me permit de voir Euridice
& de la ramener avec moi :

mais il y mit pour condition
que je ne ferois valoir auprès
d'elle que mon amour & non
les droits d'époux , que pou-
vois-je désirer de plus ! per-
suadé de la vive tendresse de
mon adorable Euridice , je
m'en cru déjà possesseur ; je
volai à son appartement , bien
persuadé de son consentement,
mais quelle fut ma surprise
lorsque loin de me montrer
ces empressemens si naturels
quand on a été longtems sé-
paré d'un objet chéri , elle
me reçut avec l'abord le plus

glacé. Je lui rendis compte de la grace que le Roi m'avoit accordée , & je la prefai de me suivre : Orphée , me dit-elle , je vous ai aimé , & je vous aimerois sans doute encore si je ne connoissois pas le Prince qui nous a séparé ; mais un penchant invincible m'entraîne vers lui , & je ne pourrois vivre si j'en étois éloigné , pardonnez cependant mon inconstance ; je voulus repliquer , ne m'accablez pas , poursuivit-elle , de reproches inutiles , oubliez

Euridice , elle ne mérite plus les tendres sentimens que vous aviez pour elle : à ces mots les Gardes qui étoient restés présens à notre entrevûe m'obligèrent de sortir , & me laissèrent hors des portes du Palais livré au désespoir le plus affreux. Je revins dans mon pays transporté de fureur , là je formai la résolution de détester toutes les femmes , persuadé qu'il ne pouvoit en avoir de fidèles ; je fuyois tous les lieux où elles se trouvoient & je les évitois

avec soin. Le mépris que j'avois pour elles fut cause de ma mort : un jour qu'elles célébroient les fêtes de Bacchus, elles me trouvèrent au pied d'un arbre chantant sur ma Lyre les douceurs de la paisible indifférence , & les dangers de l'amour ; animées par le Dieu qui les inspiroit & par la haine qu'elles avoient pour moi , les Bacchantes me déchirèrent & emportèrent avec elles chacune une partie de mon corps.

Tel fut le récit que me fit

Orphée de ses malheurs , & de sa fin déplorable. J'allois lui dire combien l'Histoire qu'il venoit de me rapporter m'avoit touché ; mais l'apparition imprévuë de l'adorable Reine d'Egypte me coupa la parole , & me fit tressaillir de tant de joie & de plaisir , que toutes mes sensations se tournèrent du côté de cet objet chéri. Je vous retrouve donc enfin , ô ma chere Zeleusis , lui dis-je , après vous avoir tant pleuré ; vous souvenez-vous encore de l'infortuné